

“ Depuis un mois à peine, les journaux ont enregistré chaque jour des crimes inouis : “ c'est une épidémie. ” disent-ils, et en réalité ce n'est pas autre chose. A la lecture de ces faits divers, on est frappé de la similitude qu'on retrouve dans les moyens d'exécution. Il n'y a là rien qui doive étonner. Un homme que ces antécédents prédisposent aux affections nerveuses, peut renfermer, dans les replis les plus profonds de son âme, des passions terribles qui n'attendent qu'une occasion pour se faire jour. La lecture d'un, de deux faits divers racontés avec les détails les plus circonstanciés, suffit pour faire éclater d'une manière irrésistible des passions jusque-là comprimées. Il lira d'abord, sans y attacher d'importance, le récit du crime : cette idée se représentera à lui, finira par s'imposer, et finalement, il accomplira un crime en calquant ses coups sur ceux dont le journal lui a dévoilé la justesse.

“ Dans un article déjà ancien, intitulé : “ Le héros du jour, ” un homme du métier, un journaliste, M. E. Germain, après avoir raconté les faits et gestes d'un enfant de seize ans qui a étranglé une bonne, et qui a couché, bu, mangé, fumé deux jours auprès du cadavre, après avoir annoncé tout le bruit que la presse allait faire autour de cet acte insensé, ajoute : Qu'un assassin accumule l'une sur l'autre toutes les horreurs du vice et du crime, on lui donne la place d'honneur, on n'oublie pas une seconde de sa vie, on le conduit minute par minute jusqu'à l'échafaud, jusqu'après l'échafaud même. Aussi les voyons-nous, en cour d'assises comme en place de la Roquette, bravant l'opinion, posant, blaguant, souriant à l'enthousiasme populaire qui palpète à chacune de leurs paroles.

Où, nous devons dire “ méâ culpa, ” car, si une bonne fois nous consentions à faire silence, à laisser sur ces influences le voile qui devrait les recouvrir, si l'assassin savait que son crime sera expié, comme il a été commis, dans la honte et dans l'ombre, peut-être ne s'exalterait-il pas tant, peut-être reculerait-il devant l'acte odieux qu'il va accomplir. Au contraire, habitué à lire chaque jour les horribles détails dont les journaux sont remplis, familiarisé avec le sang, avec le meurtre, avec d'autres crimes plus hideux encore, s'accoutumant à ces idées, il finit par faire de ses rêves une réalité, et un beau jour, c'est lui, l'enfant de seize ans ou l'homme de quarante, qui fournit aux chercheurs de nouvelles leur pâture quotidienne.

“ La presse n'a ici qu'un rôle de propagation. Soit. Mais, on le voit, ce rôle est assez important, assez étendu pour que l'on s'efforce de l'atténuer le plus possible. La chose est facile, assurément. Et après tout, quand même le but serait difficile à atteindre, ne vaut-il pas la peine qu'on lui fasse quelques sacrifices ?

“ Pour voir s'arrêter cet accroissement effroyable d'attentats contre les personnes, pour mettre un terme aux ravages qu'exerce cette épidémie, le seul moyen vraiment utile est de faire le silence le plus complet autour de tous les crimes qui se commettent, ou, s'il faut absolument en parler, de le faire en termes brefs, concis, avec une extrême réserve. A ce prix, nous sommes persuadé, non pas qu'il n'y aura plus de meurtres, ce serait une utopie, mais qu'ils diminueraient de fréquence, et cesso-

raient de jeter l'affroi et l'épouvante dans tous les rangs de la société.”

L'Eglise a toujours tenu ce langage. Elle défend, au nom de la loi morale, la lecture des journaux, nous ne disons pas mauvais, mais seulement imprudents, parlant de tout, racontant tout. Et cependant, il se trouve des chrétiens et des chrétiennes, même pratiquants, se croyant très catholiques, qui sourient lorsqu'un prêtre leur rappelle que le péché est contagieux comme la peste. Voici des médecins qui viennent dans une réunion de savants qui n'est rien moins que cléricale, confirmer la parole de l'Eglise, et dire eux aussi, qu'il y a pour tous, sans exception, des précautions à prendre contre la contagion du mal, et que les journaux qui favorisent cette contagion sont bien coupables, comme sont bien coupables aussi ceux qui s'abonnent, et les laissent à la main de tous les membres de la famille indistinctement.

Il y a des journalistes qui évidemment ne s'interrogent jamais sur ce point, car autrement il est impossible de concilier certains de leurs actes religieux avec la criminelle manie de tout raconter.—(Semaine religieuse de Québec).

CAUSERIE AGRICOLE

Propos d'Etable.

(Suite)

Une vache, (médiocre ou mauvaise laitière), donne à peu près autant de lait lorsqu'elle est nourrie avec modération que lorsque sa nourriture est abondante; chez elle, l'excès de nourriture se change en graisse, surtout s'il s'est écoulé un certain temps depuis la mise-bas; tandis que dans les très bonnes vaches le lait augmente presque indéfiniment, et si les aliments sont bien choisis, ils ne produisent de la graisse que lorsque les rations deviennent excessivement fortes, du moins pendant les 5 ou 6 premiers mois après la parturition.

C'est peut-être ici la place de rappeler en passant l'histoire de M. Riedesel, un cultivateur allemand des plus distingués, telle qu'il l'a racontée lui-même, souvent rapportée depuis, et malgré cela, encore insuffisamment connue. Nous voudrions qu'elle ne restât ignorée d'aucun cultivateur, tant la leçon qu'elle porte avec elle peut devenir profitable à tous. On a tant dit et répété : multipliez le bétail, que le mot a complètement fait oublier que la nécessité première était de l'avoir bien doué et surtout de l'entretenir sans parcimonie, encore n'est-ce point assez, avec largesse.

C'est ce côté de l'hygiène des vaches laitières que l'on fait raconté par le cultivateur allemand à le plus particulièrement mis en lumière. Nous lui laissons la parole.

Le hasard, dit-il, amena un jour chez moi des Suisses qui voulaient m'acheter tout le lait produit par mes vaches pour en fabriquer des fromages.